

Brèves littéraires

Brèves

Je ne vois plus

Jean-Pierre Gaudreau

Numéro 56, automne 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6486ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

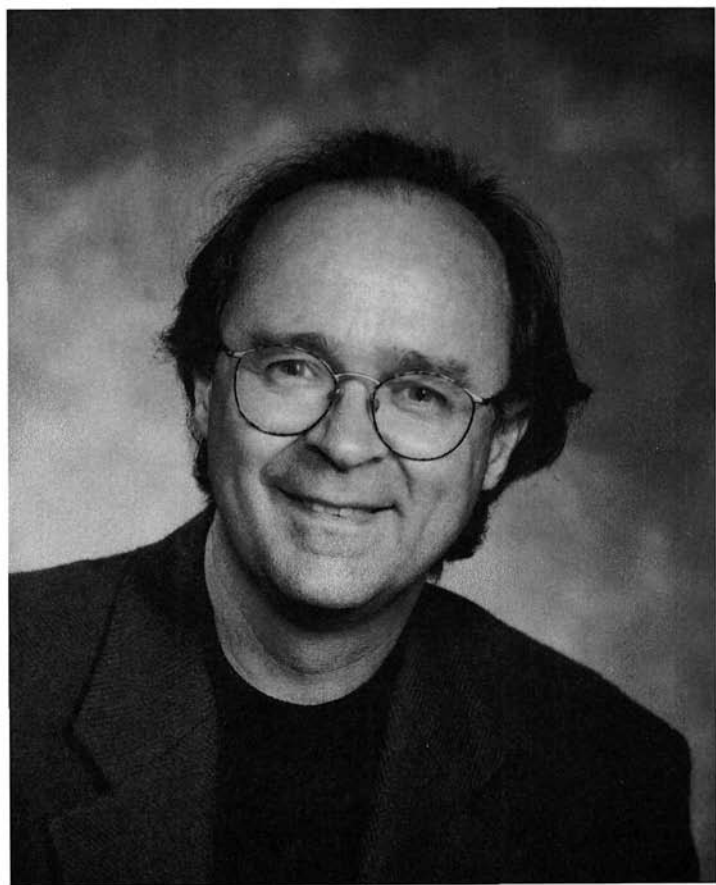
1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gaudreau, J.-P. (2000). Je ne vois plus. *Brèves littéraires*, (56), 115–128.



Henri inc. photographe portraitiste

Jean-Pierre Gaudreau

JEAN-PIERRE GAUDREAU

Je ne vois plus

*Peu de chose en réalité, une agonie clouée à deux bouts
d'arbre en croix, peu de chose pour nous rappeler que nous
ne sommes pas innocents. Et pourtant, nous ignorerons
toujours de quoi nous sommes coupables. Notre faute, nous la
portons du côté gauche, là, près des côtes, sans pouvoir la
nommer, sinon par l'angoisse qui nous consume, feu vif d'un
enfer où nous nous réveillons certaines nuits, étonnés d'avoir
survécu autant de siècles à la menace de notre punition.*

Louise Dupré

Nous nous serons aimés jusqu'à l'incendie du magnolia.

Au parc des gouverneurs, il fait un temps à glisser entre tes jambes. Un homme s'approche les yeux aigus, il te prend avec ses dents. Je suis las, brisé dans mon désir.

Assis sur le banc, je regarde la mort.

Je ne t'attends plus. Je sais que tu jouis dans ses bras.

Pigeon d'argile, j'éclate en flammes. Mon corps se couvre de sang et de sperme, un renard lèche mes pieds. La grenade me détone dans l'œil. Je brûlerai jusqu'à la cendre.

La détresse fissure les montagnes en sentiers obscurs.
Les oiseaux griffent mes cheveux et ta robe s'ouvre
au vent des prunes mûres. Il te soulève pour boire ta
bouche. Les saisons ne couleront plus des sources.

La rage embrase mes yeux de taupe.

Quelles mains m'étranglent ?

Le soleil se couche à l'est et j'ai des meutes de serpents sur la peau. Les abeilles crèvent ma nuit.

Jusqu'où le blasphème de nos sexes à vif ?

Belle chatte qui ruisselles sur ma tige. Tes fesses de lune sous la pluie verglaçante. J'écrase un lézard. Mes larmes gèlent sous les feuilles mortes.

Au jardin, je ronge les pissenlits par la racine. Je guette l'éclair des rats rouges. Le tatouage de ton sein goûte le sel. Viens que je cueille ta petite moule féroce. Ma chandelle brûle par les deux bouts. Je roucoule au triangle de glace. J'ai des allumettes pour échauffer le temps. Il neige en été. Nous attraperons notre coup de mort.

Que vois-tu devant ?

Deux femmes chantent. L'une a des ailes, l'autre s'est envolée. Je suis démembré, les yeux éteints. Mes cheveux tombent dru, mes jours sont comptés.

Seul devant ce fleuve trop grand. Je saute. L'horizon crie par la fenêtre.

Mes narines fument. J'ai la braise au ventre, mes ongles se calcinent. À chaque seconde, je vieillis de mille ans. J'aurai bientôt l'âge du feu. La citadelle est rouge et les oiseaux bêlent dans la nuit. En bas, le petit voilier lance un appel. Je coulerai empalé par le fer.

Quand donc la chute s'achèvera-t-elle, que j'explose en fêlures ?

Je tombe et déboule au pied de la falaise. La douleur rassemble mon corps. Je ne mourrai donc jamais ? Je me ravage à sang et ne sais où rouler la tête. Ma respiration creuse un abîme.

Je dérive dans le raz-de-marée des algues.

L'oiseau a quitté ma lucarne pour le fleuve. Les poissons frétille-
nt sur son passage. Matin de beauté acide.
Mon cœur s'épuise. Des larmes vident mes yeux.

Les traversiers ont abandonné leur danse parfaite.

La vie me lâche par secousses.

Des bêtes hurlent autour d'un arbre foudroyé.
J'avance et je me livre à la belle louve. Ses mamelles
s'abattent sur mon sexe, le baiser des crocs s'enfonce
dans mon cou. La carotide gicle. Mes flux nerveux
clignotent parmi les lucioles, mon ombre fuit vers le
fleuve. Je suis pris de remous. Ma coquille s'effrite
sous le sable.

Combien de temps serai-je éloigné de toi ?

Je bois les embruns du fleuve. Des navires déversent
leur cargaison de ciel pour apaiser les poissons. La
fatigue flambe l'oxygène de mes yeux. Hors de moi,
je regarde brûler la torche. Comment renaître des
cendres? Mon cœur plonge vers les coraux de givre.
Le silence glace mon sang.

L'espoir est un oiseau aveugle.